

72

101

ՅԻՐԱՅԵՅԻ
ՆՈՅՆՈՐՈՅՅՅ

LE CAUCASE ILLUSTRÉ

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

N^o 8

1901—1902

Types du Caucase



Klar, photog.

M^{me} Élisabeth LASCARI
née princesse Tchavtchavadzé

T I F L I S

Tiflis, Tpilissi (c. a. d. „eaux chaudes“ ou Tbilisis-kalaki c. a. d. „ville chaude“) dont on a fait le nom Tiflis, était jadis un petit village connu par ses sources minérales. En 469, le roi Vakhtang Gourgaslan y fonda une ville et la partagea en trois quartiers: Tiflis, partie avoisinant les sources; Kala, la forteresse; Isani (l'Avlabar actuel). Il commença aussi la construction de la cathédrale de Sion. Le roi Datcha entoura la ville de murailles et de fortifications. C'était dans la citadelle de Métekh, qui faisait partie de Kala, que s'élevait le palais royal. Si l'on en croit l'écrivain arménien Oukhtannès (VI-ème siècle), Tiflis était, à ces époques lointaines, une cité remarquable par ses constructions et ses maisons à toits plats étagées les unes sur les autres. Les sources minérales et les bains appartenaient aux musulmans. Successivement prise et saccagée au XII-ème siècle, sous le règne de Roussoudane, par le sultan du Khorassan Djel-El-Eddin; au XVIII-ème siècle, sous Héraclé II, par le Schah Agha-Mahomet-khan, la ville ne s'est peu à peu relevée de ses ruines que depuis l'occupation russe et grâce aux princes Vorontzoff, Bariatinsky etc.

Située sur les deux rives de la Koura (en géorgien „Mtkvari“), dans une vallée resserrée entre des montagnes arides mais admirables de couleur et de relief, la capitale de la Transcaucasie est une ville de contrastes. Dans la ville nouvelle, on se croirait presque à St.-Pétersbourg ou à Moscou tandis que les vieux quartiers géorgiens et persans ont conservé leur physionomie asiatique. La place d'Erivan est une espèce de terrain neutre, mais déjà européenisé, entre la ville orientale et la ville russe, le Tiflis du passé et le Tiflis de l'avenir. C'est au delà de cette place, que s'étendent le quartier de Sololaki et, en remontant la Koura, la perspective Golovinsky qui mène au pont de Véra. Dans la ville nouvelle, les rues sont larges, et les magasins éclairés à l'électricité. Les squares de la place d'Erivan et du boulevard égayent ces quartiers. Presque en face du jardin public, qu'on a détruit à moitié pour y élever un musée de guerre, est le palais de l'Administrateur général du Caucase. Le club (*Kroujok*) possédait jadis des salons entièrement décorés dans le goût persan. Le *Sobranié*, fréquenté par le commerce arménien, est dans la maison du millionnaire M. Mantacheff, en face de la rue Bariatinsky. Ces deux cercles ont des jardins d'été; on y danse deux fois par semaine. C'est aussi dans la ville russe que sont les banques, l'hôtel du Caucase, le caravanséraï Tamamcheff, et celui de la Banque foncière de la noblesse, l'Etat-Major, la Mairie, la Préfecture, la Police, la Poste aux lettres, la Bibliothèque publique et le Musée consacré à l'ethnographie, à la flore et à la faune du Caucase. En face du nouveau théâtre, la petite église de St.-David, perchée sur le penchant de la montagne Mtatsminda c. a. d. „montagne sainte“, domine à l'ouest Tiflis.

A quelques pas de l'Hôtel de Londres, au delà du pont Vorontzoff, s'élève la statue du prince. Ce pont réunit la ville et la colonie, faubourg originairement peuplé de Wurtembergeois chassés de leur pays par des persécutions religieuses, il y a quelque soixante ans. Mouchtaïd, le bois de Boulogne de Tiflis, marque l'extrême limite de la ville. Plus loin, sont les écuries du Tramway, la Douane, la Gare etc; à gauche le champ de courses et une autre colonie allemande Alexandersdorf. Au pied de l'Arsenal, sur la rive gauche de la Koura, la vieille ville géorgienne de l'Avlabar, sa forteresse convertie en prison, l'église de Métekh, etc., sont bien plus intéressantes que toutes les réminiscences et les imitations de l'Occident.

Un pont jeté sur les rives de la Koura unit l'Avlabar aux quartiers arméniens et persans qui descendent de la vieille citadelle persane de Narikala jusqu'au bord de la profonde tranchée où coule le fleuve. Là, les maisons grisâtres à terrasses s'entassent les unes au-dessus des autres dans un labyrinthe de ruelles escarpées qui s'entre-croisent de la façon la plus bizarre et la plus capricieuse. C'est par là qu'on passe pour se rendre aux bains alimentés par les sources sulfureuses. C'est sur une place de ce quartier asiatique, le *Maidan*, que s'étend et se développe l'enchevêtrement de ruelles qui constitue le bazar arménien; chacune de ces ruelles est bordée de magasins juxtaposés qui servent tout à la fois d'ateliers et de boutiques, car tous les objets s'y fabriquent sous les yeux des chalands et des promeneurs. Certaines industries sont localisées dans des allées déterminées, telles sont les allées des four-

rures, des poteries, celles beaucoup plus intéressantes des armes et de l'argent, où sont installés les armuriers et les orfèvres.

C'est surtout là et dans le bazar des soieries et des étoffes que l'amateur de bibelots peut acheter les brocards de Noukha et de Chémakha, incrustations d'or sur ivoire de Kasi-Koumouk. *kindjals* damasquinés, fusils et pistolets cerclés d'argent niellé, cimenterres aux reflets bleuâtres du Daghestan, tapis fabriqués par les femmes kurdes de la province d'Erivan, sans parler de tous les objets rares et précieux importés de la Perse, de la Turquie, du Turkestan, et même des royaumes lointains de Boukhará, de Hérat. Chacune de ces boutiques

pourrait être le sujet d'un tableau de genre. La foule qui s'y promène est aussi bigarrée et bariolée que possible: fonctionnaires russes en uniforme, Tartars portant la *bechmète* et un *papak* velu et conique, Arméniens coiffés d'une casquette plate qui contraste étrangement avec leurs justaucorps asiatique à fausses manches pendantes, Wurtembergeois fidèles à l'ancien costume souabe, Albanais en fustanelle, Grecs mendiants, Turcs enjuponnés, Ossètes reconnaissables à leur calotte de feutre, Persans vêtus du costume national et coiffés de longs bonnets pointus en astrakhan, Lezghiens au profil aquilin, Turkomans des steppes de Transcaspienne, Géorgiens serrés dans la *therkesse*, tout ce monde se presse, se bouscule dans les rues étroites et encombrées du bazar. Parfois une longue file de chameaux chargés de marchandises de la Perse, un *arba* plein de peaux de bœufs gonflées de vin de Kakhétie, des chevaux portant des outres d'eau puisée à la Koura, essayent de se frayer un passage à travers cette cohue.

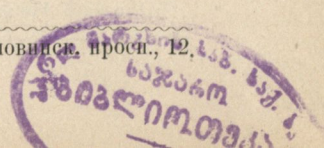
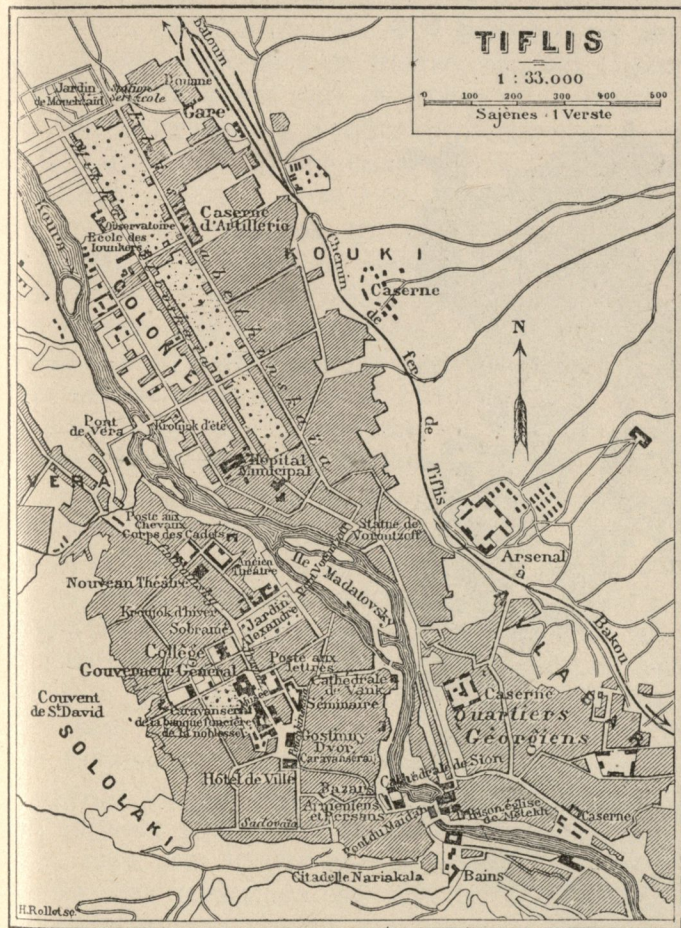
La bazar tartar et persan se compose de corridors voûtés très larges et très élevés. Assis sur un tapis au rebord de sa boutique, le marchand attend les clients en fumant un *kalyan*, le *narghileh* de la Perse, ou en égrenant rapidement sur un chapelet d'ambre

jaune les cent noms d'Allah. La plupart de ces négociants vendent des soieries et des tapis.

Non loin du bazar, se trouvent un grand caravansérai récemment construit et des édifices consacrés à des cultes différents: une mosquée chiite avec un minaret couvert de plaques de faïence bleu turquoise, la cathédrale de Sion, l'église d'Antchis-Khati et, près de la Koura, la cathédrale arménienne de Vank.

Au-dessus des quartiers asiatiques, en face de l'église de Métekh, se détachent les ruines pittoresques de la forteresse persane de Nari-kala. Sur le versant de la montagne qu'elles couronnent, un petit jardin botanique déploie le réseau de ses sentiers sinueux et ombragés dont la fraîche verdure et les cascates font un bizarre contraste avec le ravin tourmenté où se précipitent les eaux des sources chaudes; le cimetière musulman étale de l'autre côté de cette ravine, sur les flancs d'une colline aride, ses pierres sépulcrales et ses furbeks grisâtres. Des ruines de la forteresse, on embrasse d'un coup d'œil la vallée de la Koura, Tiflis, ses jardins, ses boulevards, ses ponts, ses églises, ses bazars, ses mosquées, panorama magnifique que rehausse la cime majestueuse du Kasbek dont les neiges et les glaciers resplendent dans le lointain au-dessus des masses sombres des montagnes à demi cachées dans un brouillard bleuâtre.

D'après Orsolle



La vie au Caucase



Une idylle géorgienne

Dessin de Solomko

Légende tchetchèniène

Longtemps avant que nous fussions nés, avant même que nos pères et nos grands-pères ne vécusent, il y avait sur une montagne un homme nommé Gowdah. Il était si fort, qu'aucun de ses voisins n'osait l'offenser ou lui adresser une parole imprudente. Avec le temps, il devint orgueilleux et commença à se vanter en disant qu'il n'y avait personne au monde de plus puissant que lui. Sa femme avait souvent écouté ses forfanteries sans rien dire, mais enfin elle perdit patience:—„C'est en vain que tu te vantes, Gowdah! j'ai entendu dire qu'il y avait de par le monde des hommes beaucoup plus forts que toi!“—Ceci contraria Gowdah, et il ordonna à sa femme de faire les préparatifs nécessaires pour un départ. Il avait l'intention de trouver celui qui serait capable de se mesurer avec lui. La femme sella le cheval, apporta à son mari ses armes, et il partit. Longtemps Gowdah chevaucha. Enfin, il arriva à une ville à l'entrée de laquelle il vit une cour avec un poteau garni d'anneaux pour les chevaux, et où il y avait déjà sept animaux attachés. Gowdah mit pied à terre, lia sa monture et se dirigea vers le *kounak**, mais, à peine avait-il fait quelques pas, que sept géants sortirent du *kounak*. Ils étaient plus grands que tous ceux que Gowdah avait pu rêver! L'un d'eux s'approcha de lui, le souleva comme un copeau et le jeta au second qui le lança au troisième et ainsi de suite jusqu'à ce que Gowdah tombât dans les bras du septième. Celui-ci le regarda de tous côtés, et dit aux autres:—„Très bien! nous n'avons plus à nous occuper de notre repas puisqu'il est venu de lui-même. Allumons du feu et faisons-le rôtir!“—Heureusement pour Gowdah, la mère des géants eut pitié de lui. Elle accourut, le retira des mains de ses fils et lui conseilla de fuir, s'il ne voulait pas être mangé. Gowdah ne se fit pas prier longtemps; il sauta sur son cheval et se sauva. Bientôt il entendit derrière lui le trot de chevaux. Il se retourna et reconnut les sept géants chassant leur repas. Gowdah eut peur et pressa le pas de son cheval; mais les géants l'auraient certainement rattrapé s'il n'avait pas, par hasard, trouvé soudainement un autre géant dans la forêt. Celui-ci était aveugle, et, pour se distraire, il s'occupait à déraciner des arbres et les rangeait les uns à côté des autres pour s'en faire un abri contre la chaleur du soleil. Gowdah se précipita vers lui en le suppliant de le protéger. Le géant aveugle eut pitié du petit homme. Il se baissa, le ramassa, et le mit dans sa poche avec son cheval et son armure. Les anthropophages étant survenus, questionnèrent l'aveugle à propos du fugitif. Il répondit qu'il venait d'entendre un cavalier passant au galop, et indiqua une direction quelconque. Les persécuteurs prirent cette route. Après leur départ, l'aveugle tira Gowdah de sa poche, le posa dans le creux de sa main et le questionna. Gowdah lui avoua tout, très sincèrement, et lui dit qu'il était parti pour trouver son égal. L'aveugle sourit et lui dit:—„Nous étions sept frères, et nous pensions comme toi qu'il n'y avait personne d'aussi fort et puissant que nous dans le monde! Nous fîmes comme toi; nous nous mêmes en route pour trouver nos égaux! Nous arrivâmes dans une ville où il y avait des géants à côté desquels nous paraissions des enfants. Ces géants nous attrapèrent et voulurent nous tuer; mais, pendant qu'ils tenaient conseil, nous sautâmes en selle et nous nous sauvâmes. Les géants se mirent à notre poursuite; par bonheur nous aperçûmes dans la steppe une grosse tête. Nous entrâmes comme par une porte dans la mâchoire ouverte, et nous nous y cachâmes si bien avec nos chevaux, que les géants ne nous trouvèrent pas. Vers le soir, nous entendîmes un bruit et les paroles d'un berger: „Quel beau crâne! Il faut que je l'emporte et que je l'attache devant ma cabane“. Là-dessus, nous sentîmes qu'une main puissante nous soulevait et nous transportait pendant quelque temps jusqu'à ce que le berger fatigué rejetât loin de lui le crâne qui, tombant sur une pierre, se cassa en mille morceaux. Six de mes frères et tous les chevaux ont péri de la sorte, et des fragments de pierre m'ont crevé les yeux! Ah! il y a beaucoup de géants puissants de par le monde! Sache-le, et ne te vante plus de ta force!“—Après ces mots, l'aveugle déposa notre héros à terre et le congédia. Gowdah le remercia humblement, courut à sa maison, plus rapide qu'un cerf poursuivi par les loups, et, content d'avoir eu la vie sauve, ne se vanta plus jamais de sa force.

D.

* Il est d'usage d'avoir un petit bâtiment à part pour les hôtes, et la maison a pris le nom de *kounak* c. a. d. hôte.

Un peintre caucasien

Dans le domaine de la peinture, de la poésie, des belles-lettres et de la musique*, ce sont les Géorgiens qui, parmi les différentes nationalités caucasiennes, tiennent le premier rang. Gabachwili, né à Tiflis et géorgien, occupe la première place parmi les peintres du Caucase.

Après avoir suivi les cours de l'Académie des beaux-arts de St-Pétersbourg, puis de celle de Munich où il obtint la grande médaille, Gabachwili est revenu dans sa patrie. En se vouant à son art, il ne s'est pas cantonné uniquement dans le genre oriental; il a abordé victorieusement aussi la reproduction des divers types de la Transcaucasie. C'est surtout un



coloriste distingué, et, sous ce rapport, il rivalise avec les maîtres. Épanouissement des couleurs, chaleur et générosité des tons, légèreté de touche, simplicité, manière large de peindre sans l'emploi des hachures, voilà la caractéristique de son talent. La nature et les types qui sortent de sa palette donnent l'illusion de la réalité, mais d'une réalité charmante, attrayante et gaie, telle que Dieu l'a créée pour le plaisir de notre vie et la joie de notre cœur.

Depuis deux ans, Gabachwili s'adonne à une série de tableaux reproduisant des épisodes de la vie des Khewsours, habitants des sommets neigeux de la chaîne caucasienne et qui ont conservé jusqu'à nos jours les mœurs des chevaliers du moyen âge. La nature imposante des sites de la Khewsourie, l'originalité des costumes et de l'armement de ces montagnards géorgiens fourniront, sans

nul doute, à l'artiste des matériaux abondants et une mine précieuse où son talent pourra se développer largement. Nous souhaitons qu'il y trouve un regain du succès qui ne l'a pas quitté jusqu'ici dans sa carrière artistique.

D. A. G.

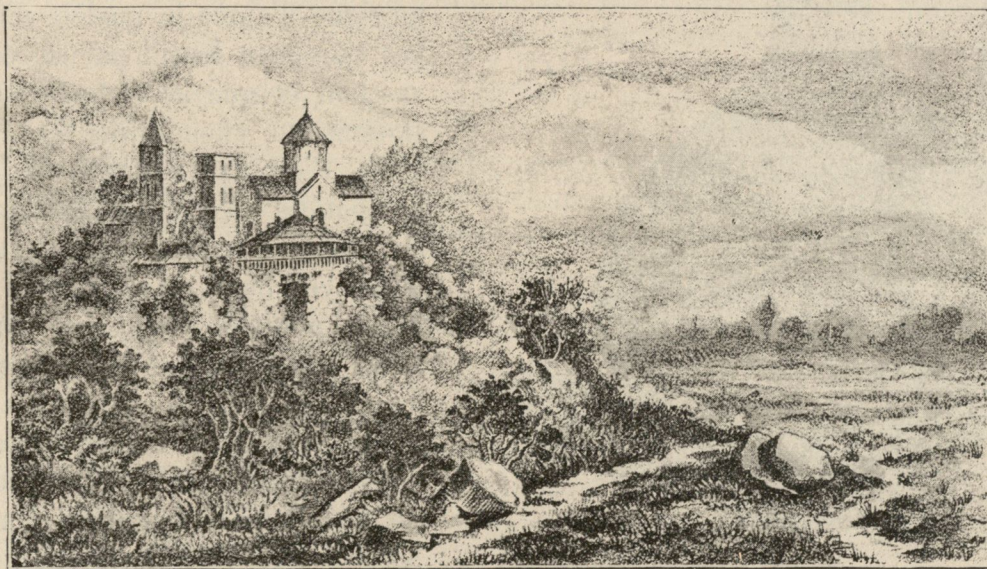
* Les chants géorgiens et les mélodies nationales, qui étaient fort peu connus jusqu'à présent, ont été vulgarisés ces derniers temps par M. Ivanoff, ancien directeur de la section de Tiflis de la Société impériale russe de musique, par M. Klénovski, directeur actuel, M. M. Koridzé, Balantchivadzé et Kargaréthéli. Ces chants ont une originalité et un style qui peuvent les faire classer parmi les meilleures œuvres musicales.

L'architecture religieuse au Caucase

La cathédrale de Martvili*

La cathédrale dite „des martyrs“ construite, d'après Vakhoucht, par Georges II, roi d'Abkhazie (921—956) et, d'après Brosset, par Bagrat III (X^e siècle), a dû être aussi élégante qu'aucune des plus belles églises de Géorgie. On le voit à certains restes de corniches finement ciselées, de fenêtres et de portes enjolivées avec art. Comme presque toutes les églises géorgiennes, le monument est défiguré par des constructions annexes, successives et postérieures. A l'extérieur, quelques sculptures: le Christ, la main étendue dans l'attitude de la bénédiction; sur une frise: des lions poursuivant une biche, des griffons etc.

A côté de l'église se trouvent la tour carrée dite *svéti*, vide depuis la mort du dernier stylite qui l'habitait jusqu'en 1852, et une sorte de petite chapelle d'une architecture charmante, mais dans un état de délabrement complet. A l'intérieur de la cathédrale: de belles images en argent doré et des reliquaires à émaux cloisonnés magnifiques. Sur les murs, les portraits en pied des Dadians de la seconde dynastie. Au-dessous, les tombes de Béjan (1728) Léon (1846) David (1853) et de la princesse Catherine (1882), en marbre blanc en forme de dais, et celles de plusieurs évêques de Mingrélie.



Du haut du clocher à jour, fort élevé, qui se dresse à l'entrée de l'enceinte de l'église, on jouit d'une vue aussi variée, aussi superbe qu'elle est immense. Que sont, en effet, les édifices en comparaison de cette position même de Martvili à la cime d'un cône isolé, de cinq cents pieds de haut, visible de partout comme un phare et qui est un des sites les plus splendides que l'on puisse visiter au Caucase? Au Nord, l'œil embrasse la vallée de l'Abacha et de l'Inchkékia et remonte jusqu'au sein des Alpes de Ghélembor. A l'Est, toute l'Iméréthie noyée dans un pittoresque fouillis de verdure, avec ses champs semés de maïs et de millet, ses vignes et ses villages; vaste plaine qui se termine avec l'horizon de la mer et présentant comme un large portail entre les derniers rameaux de la chaîne de la Souanétie et les monts de Gourie. Ça et là on suit les sillons argentés et capricieux tracés par le Rion, la Tskhénis-tskhali et le Tékhour. Dans un vapoureux lointain les crêtes de Souram. Au Sud, les cimes granitiques d'Akháltzik, éblouissantes de blancheur, émergent de leurs glaces éternelles. Tout autour de soi, de belles forêts, avec des arêtes du vert le plus pur, tigrées de taches neigeuses, se profilent sur le ciel. Comme les souvenirs s'encadrent merveilleusement dans les lignes du paysage, dans l'opulence de ce beau et paisible panorama!

J. M.

* A 35 verstes de Novo-Senaki, station du chemin de fer Poti-Tiflis.

La poterie au Caucase

C'est surtout à la Perse, pour les poteries modernes, que l'art indigène a emprunté ses formes et ses dessins. Parmi les modèles fabriqués au Caucase, on peut citer: le *dhoki*, la *khoka*, cruches à eau ou à vin dont la panse ressemble à celle d'une amphore, mais qui n'ont qu'une anse, la *tchintchila*, la *soura* à la panse large, écrasée et à long col droit; le *khotani*, le *khotchobi* etc. Ces poteries usuelles, sans couvercle, destinées à la cuisine, à la conservation du lait, sont tantôt colorées en rouge avec dessins de feuilles en jaune, tantôt émaillées en gris avec arabesques tracées au pinceau en vert foncé, ou bien n'ont que de

simples rehauts de brun autour du col. Les animaux seuls, cerf, bouquetin, mouton, ou quelquefois le lion, ont le privilège d'orner quelques vases. La figurine humaine est fort rare dans la céramique caucasienne. Il n'en existe qu'un exemplaire très connu, à quatre masques grotesques, fabriqué d'après le modèle d'un pot à tabac européen fourni par la comtesse Levaschoff et que les étrangers achètent aux stations du chemin de fer Poti-Batoum-Tiflis. C'est aux environs de Kwirila que les potiers géorgiens moulent, émaillent en couleurs vives: rouge, vert, bleu, gris-perle, ces hauts vases à bords étranges, à longs goulots, ces flacons à rosaces, à anses à fleurons, et qui servent à garnir les étagères et les cheminées des maisons.

La cruche en faïence, style arabe, dont nous donnons une reproduction réduite, est à reflets métalliques mordorés qu'au XV^e et XVI^e siècle ont imités les vil-

les italiennes. L'inscription qui décore la panse est indéchiffrable parce que la série des divisions qui forme un ensemble est détériorée sur les autres faces. Le texte est en vers et six mots seulement sont lisibles: „... la branche et l'épine de l'arbre“... Sur la partie supérieure du col court une inscription en caractères très menus et fruste. Ce magnifique vase, de forme gracieuse, d'une rare finesse de dessin, d'une grande délicatesse d'ornementation, a été trouvé au Daghestan et a été offert au Musée de Tiflis par le général Minkwitz.

J. M.

LES KURDES

Le foyer principal des Kurdes est situé en dehors des frontières de la Russie, dans le Kurdistan où ils ont été chassés, venant de l'Orient, par la domination persane. En Turquie, ils sont au nombre d'un million et demi, en Perse 700,000. Les Kurdes de Transcaucasie mènent une vie à moitié nomade dans les gouvernements d'Elisabethpol, d'Erivan, de Kars, et tout à fait nomade près du lac Goktchai, de la ville d'Ardaghan et du Tchokrok. Leur nombre s'élève à 72.000. On sait peu de chose de leur histoire; on peut sommairement la caractériser par ce fait que les Turcs et les Persans ont toujours lutté contre eux mais qu'ils n'ont pu jusqu'ici venir à bout de ces guerroyeurs indomptables. Leur langue est iranienne, parente de la langue persane, mais peut être considérée comme un idiome indépendant. Elle se divise en deux dialectes: le *kourmandji* et le *zaza*. Les Kurdes de la frontière russe parlent le premier.

Ils sont de religion mahométane-sunnite; cependant une petite fraction d'entre eux les Lezides, forment une secte distincte, parlent un dialecte spécial et savent l'arménien. Du reste, on retrouve beaucoup d'éléments arméniens dans leurs mœurs et dans leurs noms, et quelques savants les considèrent comme des Arméniens devenus musulmans. Les Kurdes connaissent peu l'islam et sont enclins aux superstitions. D'après eux, le monde est peuplé d'esprits méchants mâles et femelles: les *djines*. Dans leur façon de comprendre la Nature, le soleil et la lune sont frère et sœur, et le soleil chemine le jour parce que la nuit il a peur des *djines*. Ils connaissent du ciel les Sept étoiles, le Chariot, Vénus, la Comète (le Loup). Chaque homme a son étoile; lorsqu'il meurt elle tombe. D'après eux, quelques animaux proviendraient de l'homme métamorphosé: le singe, l'ours, le chat etc. Certaines coutumes ayant trait au foyer laissent supposer que les Kurdes étaient autrefois adorateurs du feu.

Au point de vue anthropologique, les Kurdes sont de haute taille; ils ont la tête* longue et même très longue, le visage étroit, le nez aplati et long, la bouche assez grande, les oreilles moyennes: les yeux, la barbe et les cheveux noirs, le cou long, les épaules larges, les bras musculeux, les pieds longs et grands. Quant à leur caractère, les Kurdes sont sauvages, rudes, braves, guerroyeurs, extrêmement voleurs et n'honorent pas l'hospitalité. Ils sont despotes dans leur famille. L'homme est fainéant et ne s'occupe que de l'élevage et de la guerre; la femme n'en est que plus laborieuse; elle s'acquitte de tous les travaux du ménage, est honnête et reste fidèle à son mari.

Leur vie sociale est basée sur la tribu. A la tête de la tribu se trouve un chef, noble ou riche. La tribu se divise en communes (*obas*) composées de huit à vingt familles ayant aussi à leur tête un *bachî* noble ou riche. Tous les membres de l'*oba* sont égaux, sans distinction de fortune; le *bachî* n'est que *primus inter pares*. La communauté peut être dissoute chaque année si le *bachî* et ses administrés ne sont pas contents l'un de l'autre. Gérant les biens de l'*oba*, ce chef nomme et paye le maître-berger, les pâtres etc., et veille à ce que les membres de la communauté vivent en paix et travaillent. Le chef de la famille est le père, auquel chaque membre doit une obéissance absolue. Il a le droit de battre sa femme si elle est en faute; si elle lui a été infidèle il peut la mutiler et lui couper les oreilles ou le nez. Il a le droit de mettre ses fils en service, d'avoir des préférences pour l'un ou pour l'autre, de les corriger, d'en renier un au profit des autres et de donner ses filles en mariage à qui bon lui semble. Par contre, il a le devoir de défendre ses enfants et de veiller à leurs intérêts. Si son fils enlève une fille, la fortune du père répond pour lui. Si le fils commet un délit, le père est tenu aux dommages et intérêts; il doit

* Sur 80 p. 100 elle présente les signes d'une compression fronto-occipitale et bregma-occipitale. Les nouvelles mesures n'accusent qu'une mésocéphalite exagérée par la déformation artificielle. L'indice de la tête est 78.53, 81.6 et chez les déformés 84.62; l'indice facial et nasal est 87.3 et 64.4.



donner aussi une dot à ses enfants. La fortune est au père, mais la mère a le droit de disposer à sa guise des revenus de sa dot. La fortune des fils, tant qu'ils sont dans la famille, se compose de leurs chevaux de selle et de leurs armes. La descendance consanguine constitue le clan (*tagva*) dont les membres tinrent fort longtemps en honneur le sentiment de la solidarité familiale; aujourd'hui il n'en est plus resté que la vendetta; cette dernière peut être une vendetta proprement dite avec la coutume de boire le sang de celui qui a été tué par vengeance, ou bien une rançon lorsque l'assassin ou sa famille payent une somme de 100 à 500 roubles pour la victime.

Bien que mahométans, les Kurdes sont pour la plupart monogames; le jeune homme ne se marie pas avant 15 ans, la jeune fille avant 12. Ils se marient soit à la suite de rapt, soit à la suite d'achat. D'habitude, l'enlèvement entraîne la vendetta avec toutes ses conséquences; les parents de la jeune fille poursuivent le ravisseur jusqu'à ce qu'ils le tuent, et la jeune fille subit le même sort si l'enlèvement s'est fait avec son consentement; si les jeunes gens se mettent hors d'atteinte, la vendetta s'étend à la famille du ravisseur, à moins que l'affaire ne s'arrange à l'amiable. Lorsque le jeune homme achète la jeune fille, il paye de 5 à 50 roubles (*kalan*) tandis que la dot de celle-ci représente une valeur de 20 à 80 roubles. Une touchante coutume des Kurdes est que lorsqu'un homme pauvre veut se marier, mais n'a pas l'argent du *kalan*, les membres de la commune le réunissent par don volontaire. Lorsqu'un jeune homme fonde une famille, il allume le feu dans sa nouvelle maison avec le tison pris au foyer du logis paternel; le tison lui est apporté par sa mère. Les mots „foyer“ et „famille“ sont synonymes chez les Kurdes; voilà pourquoi l'honnête homme est *ochakhzada* — fils du foyer; le gremlin *beochakh* — sans foyer. Du reste, le foyer est sacré; il est rigoureusement défendu d'y cracher, d'y jeter des ordures, de l'entretenir de fumier desséché et non de bois. Il joue un rôle dans les jurons kurdes: „Que le foyer te punisse!“ La femme kurde ne donne pas de feu à sa voisine car elle craint que le lait de sa vache tarisse, ou que son chevreau perde la vue.

Les femmes kurdes accouchent facilement, et montent à cheval, quelques jours déjà après leurs couches. On porte le nouveau-né, le septième jour, une fois autour du foyer, et l'on enterre le cordon ombilical, conservé jusque là, dans le foyer, comme preuve que l'enfant est devenu membre de la famille. Il reçoit un nom soit national, soit tiré du calendrier mahométan. Si c'est un garçon, on le circoncit, mais seulement quelques mois et même un ou deux ans après. Celui qui tient l'enfant lors de l'opération, c'est-à-dire celui qui remplit les fonctions de parrain, le *kuriva*, est considéré, à partir de cette époque, comme si proche parent de la famille, que son filleul ne peut pas épouser sa fille.

Ils pleurent le mort, le lavent, le revêtent d'une chemise mortuaire, et mettent sous chacune de ses mains un petit morceau d'étoffe de coton carré, et sous la chemise une monnaie de cuivre ou d'argent, du savon et un bâton; l'argent et le bâton lui assurent l'entrée au paradis en corrompant ou en se battant; mais il faut qu'il y entre. Si le Kurde était riche, son cheval tout harnaché, chargé de ses armes, marche en avant du cortège funèbre. Au cimetière on enterre le défunt dans une fosse profonde et large, le visage tourné vers la Mecque; puis après l'ensevelissement on fait un repas mortuaire. Souvent, à l'occasion de la perte de leur mari ou de leur frère, les femmes coupent leurs nattes et les attachent à un pieu planté à l'extrémité de la tombe où se trouve la tête.

Les Kurdes menaient autrefois un genre de vie à moitié nomade et plus anciennement tout à fait nomade; aujourd'hui il n'y a qu'une petite fraction d'entre eux qui le soit; le reste cultive la terre. Leurs villages ou bien leurs campements d'hiver sont le long des rivières ou près des sources; naturellement leurs chaumières sont irrégulièrement rangées; les rues n'existent pas. Leurs demeures, qui rappellent les antres des animaux, sont creusées en tout ou en partie dans la terre; les murs sont tapissés de terre glaise; le toit se compose de terre répandue sur des ramilles assujetties à des poutres et ne possède qu'une ou deux

ouvertures pour la fumée et la lumière, qui sont elles-mêmes bouchées la nuit avec du foin. Dans la montagne on construit les maisons avec des pierres, de sorte qu'elles sont un peu plus saines. La chaumière ne se compose ordinairement que d'une pièce unique; les riches en ont trois: une pour la femme et les enfants, une pour les hommes, et une servant d'office. Près de la maison, sont les écuries. La vie hivernale des Kurdes est ennuyeuse; dans leurs demeures les hommes ne font rien; les femmes travaillent d'autant plus, filent assidûment, tricotent des bas. Dès que vient le printemps, le Kurde va planter sa tente au pâturage, et la vie de campement est pour lui une fête continuelle. La tente a de 5 à 30 pas de long; au milieu elle est haute de 3 m. $\frac{1}{2}$; à l'arrière se trouve la place des tapis, des couvertures et de la literie; à droite, celle des ustensiles de cuisine et de ménage; à gauche un emplacement clôturé pour l'agneau nouveau-né. Au dehors, il y a un abri spécial pour la nuit, affecté séparément aux chevaux et aux bestiaux. Les Kurdes élèvent surtout des agneaux, peu de chèvres, et autant de bestiaux et de chevaux que les besoins de la migration l'exigent. En été, leur aliment principal est le lait; ils ne mangent de viande que les jours de fête et lorsqu'ils ont des hôtes; la nourriture est plus riche en hiver: le plat de riz (pilaff), le ragoût, les carottes et les oignons figurent en nombre au menu. Ils mangent ordinairement trois fois par jour: le matin, à midi et le soir.

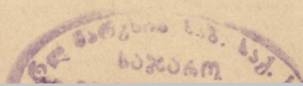
L'habillement kurde est très original. Les hommes ont sur le corps une chemise de coton blanc de Perse et un caleçon de toile rétréci en bas et pouvant se serrer en haut par un cordon. Sur la chemise vient un petit gilet à manches en drap vert avec des boutons, des galons rouges; par dessus, une sorte de veste en drap rouge, à manches pouvant se relever. La taille est entourée d'un châle en laine jaune ou rouge; aux jambes un large pantalon en drap de laine brun-foncé, grossier, avec passementeries rouges et cordonnet brodé. Aux pieds, entourés de linges de coton ou chaussés de bas tricotés, des souliers en cuir rouge; les mollets sont cachés par des guêtres en laine. Par-dessus cet accoutrement un court manteau blanc ou un caffetan en poils de chameau. La tête est couverte d'un turban et d'un bonnet en feutre blanc ayant la forme d'un pain de sucre; chez les riches il y a un fez rouge fixé sous ce turban. Les armes kurdes se composent de pistolets passés dans la ceinture, de la cartouchière, d'une lance longue de 2 m. $\frac{1}{2}$, d'un long sabre recourbé, d'un poignard et d'un petit bouclier rouge.

Les femmes portent une chemise en kanaous, plus rarement en soie ou en étoffe persane de coton rouge et un caleçon rouge en atlas turc ou en indienne imprimée; un corsage non ajusté, un caffetan doublé de rouge, par-dessus lequel un second caffetan ouvert par devant. La taille est serrée par une ceinture en châle blanc ou en cuir. La coiffe des jeunes filles se compose d'un bonnet en feutre blanc dans lequel elles cousent un fez rouge bordé de perles de verre; au-dessus du bonnet elles attachent un fichu de soie rouge et jaune et des rubans noirs. Si la jeune fille se marie, elle coud au bonnet au lieu de rubans noirs un fichu blanc triangulaire qu'elle recouvre d'un voile. Les femmes se mettent aux pieds, à la maison, des souliers en cuir difformes, et, lorsqu'elles sortent, des bottines jaunes. Leurs bijoux sont des perles de verre, de corail, des colliers de pièces de monnaie, des boucles d'oreilles, des anneaux, des bagues en or, argent et bronze.

J. Janko

Дозволено цензурою. Тифлисъ, 5 Декабря 1902 г.

Типографія Т-ва «Вереичевъ и Каменмахеръ», Тифлисъ, Михайловск. просп., № 81. Телефонъ № 852.





ФАБРИЧНАГО СКЛАДА

КАВКАЗСКАГО АКЦИОНЕРНАГО ОБЩЕСТВА ОБРАБОТКИ ВОЛОКНИСТЫХЪ ВЕЩЕСТВЪ

„Г. З. А. ТАГИЕВЪ“

ВЪ БАКУ

BAKOU
Passage Lalatcheff

„AU BON MARCHÉ“

Modes — Nouveautés — Lingerie — Parfumerie — Articles de Paris

BAKOU

HÔTEL DU CAUCASE

BAKOU, *Nijnî-Tzapirski № 3*

J. A. FLORENCIE

Entreprise de travaux de décoration
Sculpture — Stucature — Peinture
Téléphone № 921

Bakou

MAGASIN DE MUSIQUE

H. I. İNDRISEK

Dépôt de pianos et d'harmoniums

BAKOU

GRAND HÔTEL DE MOSCOU

БАКУ, *Нижне-Тазанурская № 3*

ИВ. АН. ФЛОРЕНЦИЕ

Принимаются всевозможныя декорационныя работы:
Скульпторныя, лѣбныя и штукатурныя
Телефонъ № 921

Tailleur **T. COGON**, maison du Club artistique à Tiflis

MAISON de COMMERCE

LES FILS DE L. PRYWES ET C^o

Représentants de fabriques

Succursale à Tiflis, Armiansky bazar, maison Mantacheff

SAMOVARS

de la Société CHEMARINE frères

Fabricants à TOULA

En vente dans tous les principaux magasins du Caucase

SAVONS DE TOILETTE

PARFUMERIE

de Gustave Stürmer

à Varsovie

TIFLIS

Golovinsky prospect № 10

LIBRAIRIE A. V. BRAÏLKO

(ci-devant Bærenstamm, maison fondée en 1857)

Éditions russes et étrangères — Nouveautés Pédagogie
Abonnements à toutes les publications russes et étrangères

TIFLIS Armiansky bazar, maison Mantacheff
Maison de commerce

SOCIÉTÉ SAMÉDOFF

grand choix de tapis persans, du Téké, du Khokhand—
Soieries—Etoffes pour costumes & ameublement
Quatre médailles aux Expositions du Caucase—Ordre
du Lion & du Soleil de Perse
Téléphone 855